

## Introduction

« *L'Éditeur, intermédiaire intelligent entre le public et tous les travailleurs qui concourent à la confection d'un livre, ne doit être étranger à aucun des détails du travail de chacune de ces personnes ; maître d'un goût sûr, attentif aux préférences du public, il doit sacrifier son propre sentiment à celui du plus grand nombre, pour arriver insensiblement et par des concessions graduées à faire accepter ce que les vrais artistes d'un goût plus éprouvé approuvent et désirent. Cette profession est plus qu'un métier, elle est devenue un art difficile à exercer, mais qui compense largement ses ennuis par des jouissances intellectuelles de chaque instant. »*

Non, cette déclaration n'est pas d'Antoine Gallimard, malheureusement ! Elle est de l'éditeur Léon Curmer et date de 1839. Dans « *Naissance de l'éditeur, l'édition à l'âge romantique* »<sup>3</sup>, Pascal Durand et Anthony Glinoyer y voient l'acte officiel de naissance de l'éditeur moderne, alors qualifié de « banquier du talent ».

Après la disparition de Christian Bourgois, Eric Losfeld, Maurice Nadeau et POL, on chercherait en vain dans le « paysage » de l'édition littéraire un éditeur répondant à cette définition – sauf, peut-être, du côté des « petits éditeurs », de ceux qui finissent par déposer le bilan après des années de galère ou par se faire manger par plus gros qu'eux.

## **Le double marché**

Certes, au XIX<sup>e</sup>, Sainte-Beuve opposait déjà la « littérature de création » à la « littérature industrielle », c'est-à-dire les romans-feuilletons d'Eugène Sue et de Walter Scott, ou la « Bibliothèque des Chemins de fer » de Louis Hachette. Et ce « double marché du livre », comme on l'appelait déjà à l'époque, n'était pas nouveau. Au XVII<sup>e</sup>, à côté des livres savants ou raffinés réservés à une élite, les colporteurs diffusaient les « livres bleus », des ouvrages à bas prix, religieux, pratiques ou de divertissement, qui seront à la base de la culture populaire pendant plus de deux siècles.

Mais le marché du livre peut bien être double, autrement dit cibler des publics différents et répondre à des besoins spécifiques, qui parfois se recourent. Apprécier René Char n'empêche pas de se divertir avec un polar bien troussé. De nom-

breux bons éditeurs ont d'ailleurs pratiqué le mélange des genres, finançant des livres réputés difficiles par des publications grand public.

Il y a problème quand le marché « industriel » étouffe le marché « de création ». Et c'est le cas aujourd'hui. Sainte-Beuve n'imaginait pas jusqu'où irait « l'industrie ». Il n'y aura bientôt plus sur le marché courant que des livres sans importance, des livres-bidons, l'équivalent intellectuel de la malbouffe, un produit sans odeur ni saveur, nourrissant mal l'esprit ou pas du tout, pouvant même s'avérer toxique, et nuisant sans vergogne à la nature, par les pesticides pour la malbouffe ; par la déforestation, pour les faux livres.

### **En vingt ans, tout s'est dégradé**

Dans les années 1980, l'édition française était dominée par deux grands groupes, Hachette et les Presses de la Cité (rebaptisées Groupe de la Cité, puis C.E.P., puis Havas – ils changent sans cesse de casquette avec les mêmes maîtres), qui contrôlaient les deux tiers de la production. Restait un tiers honorable, si l'on peut dire, avec de grandes maisons indépendantes comme Gallimard et Le Seuil, dont la qualité éditoriale limitait la logique de profit des deux conglomérats. Une partie importante du marché leur échappant, ceux-

ci ne pouvaient pas publier n'importe quoi n'importe comment. Bien que propriétés de Hachette, déjà qualifiée à l'époque de « pieuvre verte », des éditeurs comme Grasset ou Fayard s'abritaient derrière les maisons indépendantes pour imposer de la qualité.

Vingt ans plus tard, les loups règnent dans la bergerie. 1 % des éditeurs palpent 80 % du chiffre d'affaires. C'est la course effrénée aux best-sellers, même dans la littérature de jeunesse, encore créative avant le séisme provoqué par la vente inédite de cinq millions d'exemplaires, dans la seule année 95, de la misérable collection *Chair de Poule*, achetée aux Américains par Bayard.

Comme le commerce du livre tend à perdre des « points » chaque année dans une société en crise de lecture, on compense la perte de lecteurs au titre en multipliant les titres (40.000 en 1990, 78.000 en 2016, soit plus de 200 par jour<sup>4</sup>). Ce qui a pour effet de surcharger les librairies au détriment de la petite édition intelligente et pose le même problème que la technique du chalut de fond qui, pour pêcher trois poissons, en rejette une centaine morts à la mer : plus de 150 millions de livres sont transformés chaque année en carton à pizza ou en boîte à chaussures. Les librairies n'ont plus de fonds, les bons libraires n'ont plus le moral ni le sens de l'accueil, ils se savent à l'article de la mort. Les auteurs ne savent plus où ils ha-

bitent. Les journalistes parlent tous des mêmes livres, dans des articles creux et interchangeables qui reprennent les termes du « prière d'insérer » de l'éditeur.

Les lecteurs ne sont pas mieux lotis. Ils ont à choisir entre Marc Lévy et Marc Lévy – entendez « Guillaume Musso », son jeune clone – et à part les critiques de *La Quinzaine littéraire*, dont le tirage est confidentiel (20.000 exemplaires, dans la période la plus faste), il n'y a personne de sérieux pour les guider hors des sentiers balisés par les marchands. De plus, après la mort de Maurice Nadeau, en 2013, *La Quinzaine* est désorientée.

## **La révolution numérique**

Dès le milieu des années 90, on assiste à la montée en force d'Internet. En deux ans, le nombre de sites web passe de 20.000 à 1 million, on en compte plus de 300 millions en 2011 et un milliard en 2014. En janvier 2007, 28,3 % des « Français de 11 ans et plus » sont des utilisateurs réguliers d'Internet. Cinq ans plus tard, l'effectif a plus que doublé : 71,6 %. Et la vente en ligne se développe avec deux leaders, Amazon et la Fnac.

Le monde du livre s'en est très vite inquiété. En premier lieu, les libraires, déjà victimes de la concurrence des grandes surfaces culturelles, de-

puis la création de la première FNAC, en 1974. Il faut pourtant attendre début 2007, sept ans après l'implantation d'Amazon en France, pour que le Syndicat de la Librairie Française (S.L.F.) se décide à organiser la vente en ligne et elle ne se développera que plusieurs années plus tard.

Quant aux éditeurs, imbus de leur pouvoir symbolique, ils ont d'abord traité Internet par le mépris. Le développement de la numérisation, l'apparition des « liseuses » et la voracité du monstre Google les ont quand même décidés à se bouger, mais *Le Monde* peut titrer en mars 2013 : « L'édition française n'a pas fait sa révolution numérique. »<sup>5</sup> Verrouillés par des DRM, donc non copiables, non prêtables, les ebooks sont à peine moins chers que leurs équivalents « papier ». Les éditeurs ont mis quatre ans à s'entendre sur un nouveau contrat d'édition fixant les conditions d'exploitation des œuvres numériques. Ils y vont à reculons, continuant à voir Internet plus comme une menace que comme une opportunité.

Le livre a connu deux révolutions. La première date de l'invention des caractères mobiles, au XV<sup>e</sup> siècle. Son évolution sera peu sensible jusqu'au milieu du siècle des Encyclopédistes, qui voit le triplement du nombre de titres et de tirages. Mais au XIX<sup>e</sup>, la production en volumes est multipliée par 20, en vertu de l'accroissement

de la population (10 millions en un siècle), et, surtout, des progrès de l’alphabétisation, objet d’une volonté politique dont les Lois Jules Ferry seront le couronnement en 1882. Le livre est alors entré dans l’ère de la consommation de masse et de la fabrication industrielle, grâce à la mécanisation de la papeterie, de l’imprimerie et de la reliure. Ce fut la deuxième révolution.

La troisième est pour demain. « Les mutations de notre présent bouleversent tout à la fois les supports de l’écriture, la technique de sa reproduction et de sa dissémination, et les façons de lire. Une telle simultanéité est inédite dans l’histoire de l’humanité. » Ainsi s’exprime l’historien du livre Roger Chartier, dans son discours inaugural au Collège de France<sup>6</sup>, titré « *L’écrit et l’écran, une révolution en marche* ». Elle va mettre sens dessus dessous la « chaîne » du livre – laquelle a tout à y gagner, contre les hommes d’affaires travestis en éditeurs qui dominent aujourd’hui.

Mais cette révolution n’est peut-être pas seulement à l’endroit où on l’attend, dans la lecture sur écran et le commerce en ligne. L’évolution de la technologie numérique permet de produire aujourd’hui, à un prix abordable pour une petite structure, une imprimante tout-en-un capable d’imprimer un livre complet, corpus et couverture reliée, en quelques minutes. Le papier n’a pas dit son dernier mot.